

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 août 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

IX.—LE PACTE

PIUS, faisant un pas vers la porte :
—Quand la fatalité a le dessus, il ne reste plus qu'un parti : tuer !
Le duc sortit sans adresser une parole à l'intendant. Les idées s'entrechoquaient dans son cerveau avec des bondissements qui l'affolaient. Et, dans ce chaos, une perception réelle l'obsédait : il était, sui vant l'expression de Pablo, à la merci de Genaro.

Arrivé dans la rue, il se heurta, marchant très vite, contre un homme qui semblait attendre, au seuil de la porte, dans l'ombre indistincte. Il leva la tête, envisagea cet inconnu qui le foudroyait du regard. Le sang aux yeux, sentant passer dans ses veines un frisson qui le glaçait, il hâta le pas en se dirigeant vers les Cortès.

L'intendant était demeuré un moment assis à la place où l'avait laissé don Alexandre, dans son cabinet. Pablo réfléchissait longuement aux suites que pouvaient avoir les menaces de Genaro.

—Bah ! dit-il à la fin en se levant, le duc hésite aujourd'hui comme il hésitait lorsque j'ai conseillé l'empoisonnement de la duchesse, l'enlèvement de la fille pour l'enfermer dans un couvent et lui faire prendre le voile, comme il hésitait lorsque j'ai résolu la mort du docteur. Je vaincrai ses scrupules aujourd'hui comme alors : Genaro mourra.

Il ouvrit la porte pour sortir : Genaro était devant lui.

—Je suis revenu sur mes pas, don Pablo, dit-il, parce que, en m'arrêtant dans la cour d'honneur avant de sortir du palais, j'ai songé qu'il était bon de me prémunir contre toute éventualité. Ceux que j'ai volés dans l'hôtel de l'oncle Matéo sont évidemment à ma poursuite. S'ils mettent la main sur moi, il faut que je puisse établir mon alibi. J'ai donc pensé qu'il me fallait une pièce authentique pour ma sauvegarde. Veuillez me donner du papier et de l'encre.

En quelques instants le faussaire eut rédigé une lettre constatant, par une série de faits en apparence vraisemblable, et logiques, qu'il résidait depuis six mois à Madrid. Cette lettre était censée lui avoir été adressée six mois auparavant par le duc de Balboa. Lorsqu'il eut achevé, il la montra à l'ancien intendant qui poussa une exclamation de surprise : l'écriture et la signature étaient absolument identiques à celles de don Alexandre.

—Cette pièce unique ne contenterait point des juges méticuleux, ajouta Genaro. Il est bon qu'elle soit accompagnée d'un mot de vous me remerciant d'avoir fait il y a dix jours, moi-même, pour votre compte, une opération à la bourse de Madrid.

Pablo écrivit ce qu'il demandait. Genaro plia

les papiers, les mit dans sa poche, remercia l'intendant et sortit.

A peine eût-il dépassé le seuil de l'hôtel qu'une voiture s'arrêta brusquement devant la porte d'entrée et lui barra le passage.

Au même instant, un homme s'approcha de lui et une main s'abattit sur son épaule. En même temps une voix brève lui dit :

—Au nom de la loi, Genaro, je vous arrête.

L'ancien forçat fit un mouvement terrible pour se dégager. Il avait la face blême, la bouche béante ; le sang lui bourdonnait aux oreilles et lui battait les tempes.

Les yeux cloués sur celui qui l'étreignait avec une poigne de fer, il n'avait laissé échapper de sa poitrine oppressée par la terreur qu'un seul cri :

—Le colonel !

Sa main chercha son revolver. Il ne put le saisir. Trois hommes descendus de la voiture, l'avaient enveloppé

—Montez là, dit l'un d'eux.

Atterré, incapable de proférer une parole, il

et au dessus de cet océan humain planait le bourdonnement confus de milliers de voix mêlant leurs éclats, tantôt vibrants comme les échos d'un tonnerre peu éloigné, tantôt affaiblis et plus semblables au clapotis des vagues qui battent les flancs d'un navire.

La journée politique était importante. Les compétiteurs mettaient aux prises les partisans de Narvaéz et d'O'Donnell. Ce dernier, tombé du pouvoir peu de temps auparavant, n'attendait qu'une occasion d'y remonter.

La stabilité du trône même dépendait de la résolution qu'allait prendre la reine Isabelle et de la préférence qu'elle accorderait, sous la pression de l'opinion, à l'un ou à l'autre des deux maréchaux qui avaient eu tour à tour la direction suprême du cabinet.

Dans cette alternative, le nom du duc de Balboa revenait fréquemment sur toutes les lèvres, car il était certain pour tout le monde que si le duc de Tétouan (O'Donnell), et son rival échouaient tous les deux dans leurs manœuvres, la présidence du Conseil appartenait à don Alexandre, et ce choix éventuel obtenait d'avance de nombreuses adhésions.

Un des journaux madrilèns qui appuyait le plus cette candidature du duc était la *Prensa nacional*. Cette feuille avait alors une grande vogue dans la capitale espagnole à cause du langage hardi et du talent remarquable de quelques-uns de ses collaborateurs, Eusebio Blasco, Manuel del Palacio, Luis Rivesa. Profitant de ce succès, la *Prensa* augmentait successivement son tirage et voyait surtout s'accroître rapidement sa clientèle de province.

Les bureaux de la rédaction de la *Prensa nacional* étaient situés juste en face du palais des Cortès et les rédacteurs, pour mieux jouir du coup d'œil présenté par la cohue, avaient ouvert leurs fenêtres et s'y étaient installés afin de surveiller la sortie des députés et des sénateurs.

Au moment où les spectateurs d'en haut regardaient ainsi ceux d'en bas, échangeant des quolibets, la porte de la salle de rédaction s'ouvrit si bruyamment que toutes les têtes se retournèrent en même temps, tandis qu'un même cri s'échappait de toutes les bouches :

—Rothschild !

Celui que l'on accueillait par cette salve d'honneur ironique n'était autre que le juif malingre à qui le docteur Monterey avait, dans l'hôtel des Péninsules, confié quel-

ques uns de ses bijoux pour les vendre.

L'Israélite avait, cette fois, une attitude plutôt protectrice que modeste, et s'avançant vers l'un des rédacteurs qui paraissait, à en juger par son costume, moins aisé que ses confrères, il lui tendit familièrement la main, et lui dit à demi-voix :

—Je regrette, cher monsieur, de devoir vous poursuivre jusque'ici.

—Vous auriez pu vous éviter cette peine, aimable Shylock, dit le journaliste embarrassé, à moins que vous n'avez dessein d'exiger, vingt-quatre heures avant l'échéance, le paiement du malheureux billet que j'ai eu la faiblesse de vous souscrire en échange des douras douteux que vous avez eu l'honneur de prêter à un représentant de la presse.

Cette petite tirade, débitée avec aplomb, eut le succès d'hilarité qu'en attendait l'orateur : tous



Angèle dans quel état je te retrouve ! (Voir page 33, col. 3.)

obéit machinalement.

Les trois hommes s'assirent auprès de lui dans la voiture. Une minute après, il avait les manettes aux poignets.

Le colonel avait pris place sur le siège à côté du cocher.

La voiture se remit en marche.

Fin de la deuxième partie

TROISIÈME PARTIE

I.—BIENVENUE

Aux abords du palais des Cortès, une foule compacte stationnait en groupes serrés, attendant avec une impatience croissante l'issue de la séance parlementaire.

Les discussions étaient partout très animées,